

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=INSI&ID_NUMPUBLIE=INSI_003&ID_ARTICLE=INSI_003_0057

In principio erat gaudium. Le bonheur dans la culture

par Paolo LOLLO

| érès | Insistance

2007/1 - N° 7

ISSN 1951-6258 | ISBN 2-7492-0828-2 | pages 57 à 69

Pour citer cet article :

– Lollo P., In principio erat gaudium. Le bonheur dans la culture, Insistance 2007/1, N° 7, p. 57-69.

Distribution électronique Cairn pour érès.

© érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

IN PRINCIPIO ERAT GAUDIUM LE BONHEUR DANS LA CULTURE

Paolo Lollo

Le pessimiste : « Les choses
ne pourraient aller
plus mal ».
L'optimiste :
« Bien sûr que oui... »
A. Zinoviev,
Les hauteurs béantes

DAS GLÜCK IN DER KULTUR LE BONHEUR DANS LA CULTURE

En juillet 1929, Freud travaille à l'ébauche d'un essai intitulé en allemand *Das Glück und die Kultur*. On peut traduire en français le mot *Glück* par « bonheur », mais aussi « chance », « bonne chance » plus précisément. À ce stade de son travail, Freud n'a pas encore l'idée d'opposer le bonheur et la culture. La conjonction *und* (« et ») témoigne de son désir de relier les deux termes, plutôt que de les séparer. Le mot *Glück* signifie aussi « joie profonde et aiguë » (*Innere Hochstimmung*). Ce qu'on cherche donc dans la culture serait une jouissance qui renverrait à une sonorité et à une voix (*Stimme*) originaires (*Stamm*). Le bonheur est une chance qui peut être atteinte à la « bonne heure », dans un temps qui permet une rencontre avec le réel, lequel suscite un sentiment de joie et de plénitude vitale.

Malheur dans la culture

Au fil de sa recherche, Freud se voit contraint de changer son titre, qui devient *Das Unglück in der Kultur* et signifie en français « Le malheur

dans la culture ». Voici une vérité qui s'impose à Freud : il n'y a dans la culture, dans notre civilisation, ni bonheur ni jouissance mais plutôt malheur et souffrance.

Le titre définitif que Freud choisira pour son essai *Das Unbehagen in der Kultur* (« Le malaise dans la culture ¹ ») apparaît comme une médiation entre son désir d'associer la culture au bonheur et la triste réalité. Le mot *Das Unbehagen* indique quelque chose de déplaisant, de désagréable, qui affecte notre civilisation. Il s'agirait d'un sentiment de gêne, mais aussi de privation et de manque surgissant quand on a à faire avec la culture.

« Malaise dans la culture » pourrait donc signifier que la culture vit momentanément une difficulté, un malaise, mais qu'un jour peut-être, elle pourra se voir libérer, notamment grâce à la psychanalyse.

La psychanalyse pourrait-elle apporter à la culture ce bonheur qui lui manque ou qui lui a été enlevé ? Elle pourrait certainement, selon moi, introduire du *Glück* dans le savoir, en libérant en lui la force créatrice de la joie. Un savoir ainsi conçu devient gai savoir ² susceptible de devenir chance, capable de donner une nouvelle chance à la vie. En effet, le problème posé dans *Le malaise dans la culture* est le suivant : comment concevoir un savoir (*Wissen*) qui soit au plus près de la vie et qui puisse la servir ? Ce qui caractérise le savoir moderne est une fracture entre vie et connaissance. Celle-ci s'est éloignée du vivant, est sortie de l'homme, de son corps pour devenir savoir constitué, savoir scientifique. Elle est entrée dans le corps d'une doctrine, en laissant l'homme privé de sa

sagesse, dans un corps sans mémoire, désorienté dans ses mouvements, affaibli puisque exposé à la violence destructrice d'un savoir figé, autoritaire et tout puissant.

La science moderne s'est approprié une part du savoir humain et du savoir divin, expropriant à la fois l'homme et Dieu ³. Insérer du bonheur et de la chance dans la culture, c'est dès lors récupérer ces savoirs humain et divin, dans le corps même de l'homme. Cela signifie récupérer la sagesse ancienne qui naît de l'expérience et sert l'action.

Science et expérience

Le mot *Wissenschaft*, « science », que Freud emploie pour caractériser son œuvre comme pour l'inscrire à l'intérieur des Institutions du savoir, est l'union de deux morphèmes : *Wissen* et *schaft*. *Wissen* renvoie, entre autres, à « savoir » et *schaft* est un participe passé signifiant « créé ». Ainsi, *Wissenschaft* exprime un savoir produit, accompli, donné une fois pour toutes : un savoir arrêté.

Cependant, dans le mot *Wissen* résident d'autres sens et ouvertures. *Wissen* renvoie en effet à la sagesse, qui se dit en allemand *Weisheit*. *Die Weise* est le sage, *der Weisager* le prophète. Dans la science moderne, la sagesse semble être prisonnière d'une création définitivement achevée. Il faudrait alors libérer ce savoir figé qui ne permet plus à l'homme de faire l'expérience directe d'un monde en devenir.

Il faudrait réinventer une expérience qui rende possibles création et découverte. Retrouver un savoir scientifique continuellement à l'œuvre et

guidé par l'expérience humaine. Une « Wissen-schaffen », mieux encore une Weisen-schaffen, qui confère au savoir une ouverture à la création (*schaffen*). On pourrait ainsi dépasser le sentiment de gêne qui affecte notre culture et aller vers une civilisation qui ne se méfie plus du bonheur.

Le latin *Sciens-scientis* exprime une connaissance subjective liée à une cognition expérimentale. *Scire fidius* signifie « savoir jouer de la lyre ». Si le mot « science » renvoie étymologiquement à l'expérience, il nous faut comprendre encore la nature de cette expérience. Celle que propose la science moderne est produite par un sujet abstrait et reproductible à l'infini. Celle du sage – *Weise* – est faite par un corps singulier qui se déplace vers, autour de l'objet qu'il veut connaître, toucher, *comprendre* avec l'intelligence de ses sens.

Culture et création

« Culture » renvoie à l'une des plus importantes pratiques de la création humaine, celle qui nous permet de vivre, de nous nourrir, de travailler. Le mot « culture » est une amphibologie ; il signifie en même temps « exploitation de la terre », faire en sorte qu'une graine devienne pousse, arbre, fruits ; et au sens figuré, la culture devrait être une pratique humaine essentielle permettant à l'homme de naître, de grandir, de se réaliser. Une culture du bonheur serait donc une culture possédant un terrain fertile, une bonne semence, et beaucoup d'eau... Le propre de la culture me paraît ainsi résider dans cette poussée qui fait venir au monde, éclore la pensée et le savoir. Elle se situe à l'endroit d'une source où tout jaillit, dans le cœur d'une nature créatrice que les Grecs appellent *physis*.

Je n'usais donc pas du mot *Glück* impunément ; ce dernier renvoie à *gluckern*, bouillonner : c'est un gargouillement, un murmure imitant dans sa forme le son du liquide fuyant, jaillissant d'une source. Le bonheur, *Glück*, surgit d'une pulsion gargouillante et invoquante. Le bruit, le son que le surgissement de l'eau crée en sortant d'une source est produit par le glissement et le frottement que la matière liquide produit quand elle jaillit du terrain.

1. S. Freud, *Le malaise dans la culture*, Paris, PUF, 1995, p. 2-3.

2. F. Nietzsche, *Gai Savoir* (1881-1882).

3. G. Agamben, *Enfance et histoire*, Petite Bibliothèque Payot, 2002.

Une force appelle à la surface ce qui était scellé. *Gluckern* invoque une naissance. Le bonheur serait la représentation sonore de la naissance de l'être.

SOURCE PULSIONNELLE ET BONHEUR

Il y a donc un rapport étroit entre source pulsionnelle et bonheur, la première est origine du second, mais aussi son essence et sa cause. *Glück* est la manifestation sonore d'un phénomène originaire de surgissement pulsionnel comparable à celui d'une source d'eau. Tel phénomène, dans toutes ses manifestations, pourrait être le modèle de toute création.

La pulsion est une force émergente qui provient de l'intérieur et se dirige vers l'extérieur. Elle pousse vers le dehors et se situe à la frontière entre corps et esprit. Sa fonction est, entre autre, de réunir et de séparer le dehors et le dedans.

Freud l'appelle *Trieb* et la distingue de l'Instinct qui est un savoir animal. *Trieb* serait donc une force qui pousse l'humain à devenir tandis que l'Instinct est une force qui permet à l'animal de se conserver. Le mot *Trieb* est très proche par le sens du mot hébraïque TaRaD (*Tav Rech et Dalet*) qui signifie pousser en avant, et suivre sans arrêt quelque chose, un objet. La racine TaRaD nous suggère que chaque poussée possède toujours un but, est dirigée toujours vers un objet. Ainsi toute pulsion devient visible quand elle est associée à un désir qui dirige son impulsion vers un but et ainsi rend possible une vie psychique dans son nécessaire mouvement.

La pulsion est caractérisée selon Freud par quatre paramètres : 1. La poussée ; 2. Le but ; 3. L'objet ; 4. La source de la pulsion.

La poussée est, selon Freud, une propriété générale de la pulsion et en même temps son essence. Le but de la pulsion est de se satisfaire et de supprimer ainsi l'état d'excitation à la source. L'objet de la pulsion est ce à travers quoi la pulsion peut réaliser son but. La source est le procès somatique qui est localisé dans un organe ou dans une partie du corps et qui produit l'excitation.

Selon Freud la qualité des pulsions peut être connue seulement indirectement en observant les buts vers lesquels elles se dirigent. En conséquence il estime aussi que l'étude des sources pulsionnelles n'est pas indispensable à la recherche psychologique ⁴. Cette absence d'intérêt vis-à-vis de la source empêche la recherche freudienne de comprendre la structure des pulsions dans leurs formations singulières.

Freud considère la poussée d'un point de vue théorique et donc comme générale. Mais en réalité une poussée qui est adressée vers un but possède toujours une direction et une intensité particulières. Cette dernière est déterminée par son origine, par sa source. L'Intensité de la poussée est déterminée par la structure de la source qui, à travers un dispositif singulier, une espèce de relais, met en communication dans un mouvement propulsif, dedans et dehors, terre et air, corps et esprit. Telle articulation détermine en même temps force et qualité de la poussée. Le but aussi est choisi en fonction de la source et de l'intensité de sa poussée. Il peut n'y avoir

que des buts à la portée de notre vue et de notre désir. C'est donc la source qui est à l'origine de la pulsion, la poussée n'est qu'une conséquence.

L'activité pulsionnelle part d'un organe, normalement d'un orifice, et se propage dans l'espace, le traverse et ensuite revient à l'origine. Ce mouvement pulsionnel qui déplace des charges d'énergie de l'intérieur de la source à l'extérieur avec un retour circulaire au point de départ peut-être lu d'un point de vue énergétique qui affecte les domaines physique et psychique en même temps. L'activité pulsionnelle s'inscrit donc en même temps dans un lieu physique et psychique et on pourrait dire même qu'il y a pulsion seulement s'il y a passage d'un espace à l'autre.

La caractéristique donc de l'action pulsionnelle est d'être inscrite dans un espace. L'étudier revient à ne pas la séparer de son origine physique. La source pulsionnelle serait le lieu de rencontre des deux dimensions : physique et psychique. Cette rencontre a lieu dans un espace structuré qui permet le passage et la transformation des deux forces. À l'origine de tout mouvement et à l'intérieur de la source agit une énergie cinétique qui est transformée par la suite en énergie psychique et en formes symboliques.

La réticence de Freud à étudier le psychisme dans sa relation avec les sources pulsionnelles, avec l'organique, avec le corps ⁵ est due aux tabous sociaux et religieux qui inhibent la recherche. Si la science s'est détachée de la sagesse, elle est sans doute restée asservie à la morale religieuse.

Freud savait bien que, dans notre société, « le sexuel est avant tout le déplaisant, ce dont il n'est pas licite de parler ⁶ ». Il existe un malaise spécifique qui affecte notre civilisation quand il s'agit de décrire la nature sexuelle des pulsions. Cela a empêché la science d'étudier avec clarté le problème de la qualité des pulsions et de leur structure ⁷.

Tentons de définir autrement l'organe de la pulsion. Son centre moteur serait la source, un orifice capable de mouvement de propulsion. Il peut s'agir d'un sphincter comme l'anus ou de la bouche, capables d'ouverture et de fermeture. L'image serait celle d'un tuyau au milieu duquel il y aurait un anneau qui se serre et qui s'ouvre de manière syncopée. L'anneau sert de relais et permet de séparer deux espaces

4. S. Freud, « Pulsions et destins des pulsions », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, Folio essai, p. 18-19

5. « L'étude des sources pulsionnelles déborde le champ de la psychologie ; ... une connaissance plus exacte des sources pulsionnelles n'est pas rigoureusement indispensable », S. Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, *Métapsychologie*, Folio essai, p. 19.

6. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Leçon XX.

7. S. Freud, « Pulsions et destins des pulsions », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, Folio essai, p. 18-19.

dans un lieu qui devient limite. Se resserrant, il sépare, ouvrant il réunit. Les deux mouvements articulés produisent la propulsion, la pulsion.

Freud décrit deux pulsions fondamentales : la pulsion orale et la pulsion anale. La première est liée aux lèvres et à la fonction nourricière. Le contour de la bouche est la zone frontière qui rattache et sépare les lèvres de l'enfant du sein de la mère. Dans cette zone frontière, par effet d'un frottement, se produit une excitation, qui demande à être satisfaite. C'est la pulsion, *das Trieb*, une poussée qui provoque un mouvement. Au niveau de la zone érogène, celle de la bouche qui suce et frotte le mamelon maternel, l'enfant cherche à englober l'objet de désir, il veut le faire sien, mais il pourra seulement sucer, glousser, lécher ce qui produit un sentiment et un murmure de satisfaction, de joie, de plaisir, signe de bonheur. *Glückern* est donc le murmure pulsionnel qui sort de la source, invocation gargouillante que le liquide fuyant produit en jaillissant. Bonheur et pulsion sont inséparables, strictement liés au cœur de la source.

La source naturelle expose le processus même de la pulsion : il s'agit d'un orifice qui est capable de mouvement de propulsion, d'ouverture et de fermeture dont l'action est fondée, est centrée dans un lieu limite qui est ligne de fracture entre deux espaces. C'est le passage d'un espace à l'autre qui produit dans le mouvement un frottement, une excitation, une perte d'énergie et puis la décharge, et le plaisir qui suit. *Das Glück*, le bonheur, c'est le plaisir. C'est le bonheur chantant qui appelle à la surface ce qui est scellé. *Glückern* invoque une naissance. Le bonheur serait la représentation sonore de

l'émergence de l'être qui demeure caché. La pulsion est semblable à une machine capable de faire é-clore l'être, qui serait à l'origine de toute naissance et de toute création.

Après la pulsion orale, Freud décrit la pulsion anale et la pulsion scopique qu'il découvre en étudiant la perversion voyeuro-exhibitionniste. Lacan parlera d'une quatrième pulsion, liée à l'écoute et à l'objet voix, il s'agit de la pulsion invocante⁸. Freud nous dit qu'une pulsion ne peut être sublimée tant qu'elle est refoulée. Il appelle sublimation la capacité à changer le but à l'origine sexuel contre un autre qui ne l'est plus, mais qui est psychiquement parent de celui-ci. D'où l'importance de décrire précisément la mère de toutes les pulsions : la pulsion sexuelle.

La pulsion la plus originelle est celle, créatrice, qui est inhérente à la source matricielle. La mère met au monde un enfant, dans l'acte de le propulser à la lumière à partir des eaux internes de sa matrice. Il s'agit là d'une création dont l'origine se trouve dans la pulsion sexuelle. Le sexe féminin accueille le pénis et dans un mouvement implosif et propulsif d'ouverture et de fermeture, dans le frottement, dans la mise en place d'une limite externe/interne rend possible une jouissance multiple et articulée. L'orgasme est un mouvement d'arrêt, de silence à travers lequel se met en place le corps désirant et dessidérant du vivant. C'est un instant muet et aveugle de transformation des énergies qui précède le cri de la naissance et de la jouissance qui pousse vers le dehors, transforme le réel en symbolique, le silence en cri, la jouissance en plaisir, le plein en manque. C'est une forme de

circoncision du corps du réel qui permet une objectivation. L'animal devient humain, l'énergie devient pulsion. La source même permet à travers la création d'un mouvement de propulsion, une séparation vitale, qui devient vie et bonheur singuliers. La source de la vie, le féminin, accueille la semence, produit et donne à la lumière le vivant dans un mouvement qui est propulsif du vivant.

Le bonheur est l'heure de cette jouissance, un temps dans le quel se met en place la structure pulsionnelle individuelle. Un temps marqué par une excitation singulière et une sonorité gargouillante, gémissante, qui est une montée à la surface du signifiant primordial qui s'individualise dans le son, la voix, la parole, le corps. Cette transformation-métaphorisation du signifiant primordial se réalise dans l'acte créateur par excellence, don et réception. Il se propage ensuite comme une onde sonore dans chaque acte de création qui s'abreuve à la source pulsionnelle originaire. Elle surgit, se fragmente, se propageant ainsi dans les pulsions partielles.

Primauté originaire de la source, du vide qu'elle contient, lieu qui permet une articulation organique qui crée le mouvement. La source permet de faire surgir de son manque un plein. Elle est ainsi condition d'existence d'un mouvement pulsionnel qui sépare et unit à partir d'un lieu limite : deux lèvres, deux bordures, qui s'ouvrent et se resserrent. Il s'agit là d'un relais, qui sépare, relie et transforme. Du vide de la source surgissent des forces pulsionnelles qui, dans leur émergence, se différencient, se transforment en vibration, en ondes sonores, se diffractent en lumière.

IN PRINCIPIO ERAT GAUDIUM

In principio, une cellule se sépare, se divise en deux parties. Ainsi commence un procès infini qui permettra à la matière vivante de se multiplier...

La fonction vitale de toute cellule est sa capacité de reproduction. Dans le cas du génome humain la cellule ne se divise pas à l'identique mais nous assistons à une réduction de moitié du nombre de ses chromosomes en vue de la reproduction : le spermatozoïde et l'ovule, libérés

8. J. Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, p. 96 ; et A. Didier-Weill, *Invocations*, Calmann-Lévy, 1998.

par les parents, contiennent chacun 23 chromosomes. Leur fusion redonnera les 46 chromosomes nécessaires à la formation de l'embryon. Durant ce processus, dans la cellule, 100 000 éléments doivent être séparés à chaque seconde, puis réassemblés !

Ce mouvement de séparation et d'amour est le bonheur de la création, son *gaudium*. À l'origine, avant le *verbum* même, il y a eu le bonheur, le *gaudium* sous forme de *Glück*, musique ou son (le mot allemand *Glocken* rappelle aussi le son des cloches), signe primordial qui a permis la création, qui était la création même.

À l'origine du vivant une cellule se divise en deux et commence un procès de séparation et de différenciation infini qui permettra à la matière vivante de se multiplier de manière singulière. Cette scission provoque une perte d'énergie, On pourrait imaginer que cette perte produit une *trace* signifiante, elle devient le signe sonore d'une séparation qui témoigne au même temps d'une liaison originaire. Cette trace est la *voix*, le *langage*.

Lacan dans le Séminaire du 15 février 1977 avance l'hypothèse que le terme « *verbum* » de la traduction latine du premier verset de la Bible (*In principio erat verbum*), « ne renvoie pas à la "parole" mais à ce qu'il évoque comme "langage" ».

Il s'agit pour Lacan d'un savoir dans le réel... qui incarne une vérité qui n'a pas de voix pour être dite. C'est un signifiant dans le réel qui ne parle pas encore, mais il pourrait bien gargouiller (*Glück*)... C'est un signifiant donc qui doit bien avoir une existence matérielle, un corps, qui peut être sonore.

Lacan maintiendra jusqu'à la fin de son enseignement cette idée : que l'acte de création ex nihilo le plus originaire ne renvoie pas à une parole mais à un état du signifiant qu'il nomme « langage » et qu'ultérieurement il nommera parfois « *logos* »⁹.

In principio erat Gad

Le bonheur nous renvoie au signifiant latin *gaudium* dont l'origine étymologique se trouve dans la Bible hébraïque, dans le nom Gad qui est le 7^e fils de Jacob, enfanté par Zilpa, la servante de Léa. Cette dernière, première épouse de Jacob, était devenue stérile après avoir mis au monde quatre enfants. Gad, dans la Bible est un hapax legomenon, c'est-à-dire, un terme qui dans le texte apparaît une seule fois. Gad est aussi le premier fils de Zilpa, le 7^e de Jacob et le 5^e de Léa, puisque la servante et l'enfant lui appartiennent. Quand Gad vient au monde Léa dit : « Un bon signe est venu et elle appela son nom Gad » (Genèse, 30.11) Rachi commente le verset ainsi : « La bonne chance est venue. » Il interprète donc le signe Gad, comme chance « *mazal* » et bonheur en se référant à Isaïe (65.11) qui présente Gad comme la divinité du bonheur.

Reste à comprendre pourquoi Gad (*gaudium*) est assimilé par Rachi et par Isaïe au bonheur. La réponse vient selon Rachi d'une interprétation du Midrach qui dit à propos du verset d'Isaïe : « Parce qu'il était né circoncis » *Maol*, donc « coupé ».

Le Midrash établit un rapport étroit entre coupure et bonheur. Gad est la divinité du bonheur parce que il est né circoncis. Si la

coupure est synonyme de chance et de bonheur, alors Gad qui est circoncis depuis sa conception, coupé dans son corps, est dans son essence chanceux. La coupure est mise en scène aussi par l'errance sexuelle de Jacob qui a pu avoir un 7^e enfant grâce à sa séparation de Léa qui était devenue stérile ¹⁰. Le *gaudium*, le bonheur donc est la bonne heure, c'est-à-dire une heure, un temps particulier, celui de la création, qui advient à travers la coupure, la séparation.

C'est aussi l'instant infini, celui du midi, mi dit, où il y a un demi silence et une demi voix des sphères. Il y a la moitié, dans le sens de la division, séparation, du partage de tout être, de tout vivant, de toute cellule. Un partage qui permet un nouveau départ, un nouveau temps de création, qui permet le commencement d'un nouveau début. Au commencement était une séparation du ciel et de la terre qui a permis un nouveau mouvement de départ. C'est la montre qui est remise à l'heure. C'est le début d'un nouvel ordre.

In principio erat gaudium, il y avait une séparation voulue, désirée qui a permis un nouveau commencement. Le bonheur n'est pas concevable sans l'affirmation, la création d'un nouveau temps, d'un nouveau départ. Cette affirmation est la *Bejahung* ¹¹ dont parle Freud qui permet au sujet de s'affirmer, de se construire, mais c'est aussi le oui de Zarathoustra ¹² qui lui permet de mordre la tête du serpent qui représente le temps circulaire qui nous empêche de sortir du déterminisme du chemin tracé.

Le bonheur, la chance de Gad est *das Glück* d'un individu qui sait dire « ça suffit » et ainsi est capable d'orienter continuellement sa vie pour qu'elle reste proche du réel. Réel, symbolique, imaginaire sont dans le vivant quand ils sont tressés.

Au commencement de chaque création (du monde ou artistique), il y a toujours un *chaddai* ¹³, un « ça suffit », capable de trancher avec le passé, capable de circonscire le temps et de lui permettre d'avancer d'une manière non circulaire.

Cette coupure est la même coupure nécessaire à la cellule, afin de se reproduire, et à la pulsion afin de se maintenir dans un état d'excitation convenable pour reproduire le vivant et pouvoir continuer à créer.

9. Texte inédit d'A. Didier-Weill, « À propos du Livre de Gérard Haddad, *Le péché originel de la psychanalyse* ».

10. Rachi, Salomon ben Isaac Rabbi Chlomo ben Yts'hak, (Troyes, env. 1040 - env. 1105), commentateur des textes sacrés, dit : "Bagad" peut se traduire ainsi : "Tu as agi traîtreusement envers moi" lorsque tu es allé vers ma servante comme un homme qui trahit la femme de sa jeunesse. »

11. Il s'agit du « oui » (*Bejahung*) dont parle Freud en 1925 dans *La Dénégation*.

12. F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883).

13. Marc-Alain Ouaknin, *Tsimtsoum. Introduction à la méditation hébraïque*, Albin Michel, 1992, p. 15-16.

ÉROS ET THANATOS

D'où vient alors le malaise dont parle Freud, si le bonheur dans la culture comme une culture du bonheur pourrait devenir ainsi saisissables et accessibles ? N'y aurait-il pas dans la culture et dans son origine pulsionnelle, jaillissante, une ambivalence qui réclame d'être comprise ? Le malheur ne pourrait-il être lié à un manque d'articulation des pulsions de vie et de mort ? Quand justement l'eau ne jaillit pas de la source « culture », c'est que la pulsion de mort obture la sortie ; elle ne peut fluer, naître.

Vie et mort sont en réalité un unique mouvement, d'après Héraclite. En chaque chose coexistent, selon des proportions variables dans le temps, vie et mort, pauvreté et richesse, bien et mal.

« C'est la même chose en nous que la vie et la mort, la veille et le sommeil, la jeunesse et la vieillesse, car ceux-ci se transforment en ceux-là, et inversement ceux-là se transforment en ceux-ci. » (fr. 83)

C'est à partir de cette idée que nous pouvons lire l'opposition des pulsions de vie et de mort. Éros et Thanatos sont un seul mouvement. Tous deux jouent sur le sentiment de puissance qui produit une véritable jouissance. Le bonheur d'Éros est de pouvoir se dire : je peux créer. Il jouit du sentiment de puissance qui surgit au creux de son pouvoir créatif. Il garantit en effet la conservation de l'espèce à travers la procréation. Le bonheur de Thanatos, quant à lui, s'appuie sur le sentiment de puissance et naît de sa capacité à détruire l'autre ou à le soumettre.

Vie et mort sont en réalité un unique mouvement, mais, en même temps, pour que le vivant

puisse ex-ister il faut que Éros se sépare de Thanatos et qu'il s'impose. La pulsion sexuelle qui surgit dans le mélange des opposés, vie et mort, richesse et pauvreté, féminin et masculin, etc., doit pouvoir différencier l'énergie chaotique dont elle est porteuse en acte créateur de bonheur.

Dans chaque individu opère une articulation singulière d'Éros et Thanatos

Dans chaque individu travaille un processus pulsionnel caractérisé par l'articulation individuelle d'Éros et Thanatos. Chaque homme et chaque femme noue, dans sa jouissance, d'une façon unique, la pulsion de mort et la pulsion de vie. Cette manière individuelle de lier vie et mort devient le modèle sur lequel toutes les autres pulsions se forment. De la même façon, la « pulsion invoquante » est à envisager comme mimétique de la pulsion sexuelle. Quand la « pulsion invoquante » s'exprime, elle en reproduit le caractère. Pour pouvoir s'exprimer pleinement et de manière créatrice, elle doit conserver deux éléments de la pulsion paradigmatique : l'intensité de la pulsion et l'articulation individuelle des pulsions de vie et de mort, dans un baiser d'amour. Si l'on parvient à exprimer dans toute autre pulsion cette unité individuelle des opposés, on reproduit l'intensité de la pulsion libidinale originelle, qui nous permet d'atteindre le bonheur dans chaque création et de conserver et d'alimenter, par ailleurs, la charge pulsionnelle primaire. On peut ainsi imaginer une civilisation qui produirait à travers

l'art, et sa revitalisation pulsionnelle, du bonheur et un ressourcement de la vie.

BEZALEL, DANS L'OMBRE DE DIEU

Cette idée d'une articulation des pulsions qui permettrait d'alimenter leur force et leur charge originelle tout en conservant une liaison avec le modèle originel rappelle une conception du *logos* née de la rencontre du monde grec et de la culture hébraïque.

C'est celle de Philon d'Alexandrie, philosophe juif de culture grecque qui commente la Bible au 1^{er} siècle de notre ère. Dans un fragment du *Legum Allegoriae III*, il associe le personnage biblique Bezalel, l'architecte du Temple, au Logos, commentant les versets suivants de la Bible :

« Adonai parle à Moïse pour dire :

Vois ! J'ai crié les noms Bezalel Ben Ouri Ben Hour,

De la branche de Jeuda. Je le remplis du souffle d'Elohim en sagesse, en discernement, en pénétration, et en tout ouvrage, pour penser des pensées, pour ouvrir l'or, l'argent, le bronze, pour l'artisanat de la pierre à sertir, pour l'artisanat du bois, pour faire tout ouvrage. » (Exode, 31.2-5)

Philon D'Alexandrie propose un intéressant commentaire de ces fragments bibliques. Il dit avant toute chose que Dieu appelle Bezalel par son nom et il lui fait don du savoir et de la science. Il le charge de construire tous les objets du tabernacle, « c'est-à-dire tous les actes de l'âme sans avoir préalablement montré aucune de ses œuvres dignes de considération ». Dieu, donc, accorde sa confiance à Bezalel. Il ne le fait pas sans raisons, puisqu'il a imprimé dans l'âme de Bezalel, comme sur une monnaie gravée, le caractère nécessaire du créateur.

La nature du caractère de Bezalel est gravée dans son nom. Be-tsal-el signifie littéralement « dans l'ombre de Dieu ». Et l'ombre de Dieu, ajoute Philon, est son *Logos*, parole avec laquelle Dieu crée le monde. Donc Bezalel se place dans le *Logos* qui est modèle de toute création. Dieu est la réalité cachée, paradigme du *Logos*, de l'image du logos, qui à son tour est paradigme (image) des autres réalités, de l'homme aussi.

Pour Philon d'Alexandrie, Dieu est le Modèle absolu de la création dont l'homme peut percevoir l'ombre, le *Logos* qui informe toute création humaine et contient le caractère de l'homme. Le *Logos* est gravé dans le corps de l'homme grâce à la parole transmise par la voix.

L'homme accède à Dieu à travers le *Logos* qui reflète le modèle de Dieu. Bezalel est la monnaie gravée de ce *Logos*, il porte dans son corps le savoir-faire créatif de l'architecte, de l'artiste. Le *Logos*, ombre de Dieu, modèle négatif et caché de Dieu, imprime dans le corps de l'homme le langage. L'ombre se transforme en lumière à travers la parole qui devient création artistique. Pour créer, il ne faut pas se détacher des sources du *Logos*.

La lumière infinie de Dieu nous parvient à travers la médiation d'une parole énigmatique nous arrivant sous une forme opaque. C'est à l'artiste de prêter à cette ombre des éclats de lumière. Je dirais donc que le modèle, tel qu'il parvient à l'homme, est à interpréter. Il me paraît réunir les propriétés de la *Physis* et du *Logos*. Sans *Logos* la *Physis* serait muette et privée de forme reconnaissable, sans *Physis* le *Logos* n'aurait pas la possibilité de s'incarner ni d'avoir existence. Galilée pensait que la nature parle en langage mathématique comme un livre ouvert à la lecture.

Le *Logos* est également caractérisé par une ambiguïté, une duplicité : lumière et ombre. La parole et son ombre, la conscience et l'inconscient, articulent le modèle dans lequel Bezalel puise son savoir d'architecte, d'artiste. L'expression « ombre de dieu » est un oxymore, Dieu étant lumière infinie, et l'ombre de dieu

une modalité opposée dans laquelle la lumière se donne au monde. Le *Logos*, comme modèle de savoir créatif, est un oxymore.

La connaissance du poète

Robert Musil, dans *La Connaissance du poète*, dessine le caractère d'une connaissance vivante qui serait rattachée au *Logos*. À la différence d'un certain savoir scientifique, celle-ci utilise des métaphores vivantes. De la bouche du poète sort la parole vivante semblable au poisson qui vient d'être pêché et survit hors de l'eau une petite heure. Après un court délai, le poisson extrait de son élément naturel meurt. La métaphore est un poisson, elle peut survivre une heure hors de la bouche, loin du corps. Une heure de vie, la bonne heure du sens, ce qu'on aperçoit au théâtre, devant une bonne pièce.

Les métaphores vivantes sont destinées à mourir après avoir été prononcées. Le *Logos*, la parole du *Logos*, meurt lorsqu'il se trouve dissocié des pulsions. C'est dans le *Logos* qu'on peut retrouver des métaphores toujours vivantes, du poisson frais au marché du vivant.

La connaissance du poète est vivante parce qu'on la pêche toujours dans le Lac du *Logos*. Un lieu lacustre près des pulsions. C'est à la surface des eaux, près des profondeurs de la pulsion qu'est le lieu où se miroitent les métaphores.

Se réfléchir à la surface de l'eau c'est, en même temps, créer des paroles vivantes qui sortent de l'ombre des profondeurs et frémissent et gargouillent (*gluckern*) à l'air lumineux du jour.

La culture du bonheur plane au-dessus de la surface des eaux du *Logos* ; elle est destinée,

comme dit Nietzsche, « à des hommes qui voient et écoutent indistinctement plus, du fait qu'ils voient et écoutent en pensant... » (*Gai Savoir*, 301). Mais encore le poète doit sortir de l'illusion des contemplatifs qui « croient d'être mis comme spectateurs et écouteurs devant le grand spectacle visuel et sonore de la vie ». Une culture du bonheur, c'est une culture de l'action aussi. Elle permet de réunir perception de la réalité, pensée et action. C'est cela, le gai savoir, la culture du bonheur qui nous pousse à faire réellement et avec INSISTANCE quelque chose qui n'existe pas encore.